



Cette audacieuse menace, formulée en termes grossiers, atteste encore que le persécuteur avait marché dans les voies de l'iniquité jusqu'à la démence.

Le pape ne répondit que par la résignation : son âme profondément émue des misères de l'Eglise de France, oublia, en présence des amertumes françaises, les chagrins dont elle était si largement abreuvée.

Le Divorce.

Plus Napoléon voyait croître sa puissance, plus il se préoccupait des incertitudes de l'avenir. En contemplant avec orgueil la grandeur qu'il avait faite à la France, il ne voulait pas que cette grandeur fut viagère. Sur lui seul cependant reposait tout l'édifice impérial, et le défaut d'héritier naturel pouvait ouvrir la voie à toutes les ambitions.

Son isolement d'ailleurs était une tentation offerte au crime, et la récente entreprise d'un jeune fanatique lui semblait un avertissement. Il se mit donc à penser sérieusement à l'avenir de sa dynastie qu'il ne séparait pas de celui de la France, et la stérilité de son mariage lui indiquait un sacrifice à faire, dont il se déguisait la cruauté sous le prétexte des raisons d'état. Ce ne fut qu'avec les plus grands ménagements qu'il tâcha de décider sa femme à ce douloureux sacrifice.

Il en appela à sa raison ; et, quoiqu'une telle séparation dût briser son cœur, l'Impératrice sut trouver une sorte de consolation dans l'idée que son dévouement consoliderait la puissance de l'homme qu'elle chérissait le plus au monde.

Elle fit plus encore : lorsque plus tard elle apprit la naissance du roi de Rome, elle oublia toutes ses souffrances pour ne songer qu'au bonheur de Napoléon ; mais aussi il faut dire que, de son côté, l'Empereur conserva pour elle la plus tendre amitié, et la combla d'égards et de bienfaits.

Il n'y a aucun doute sur ce fait, qu'avant 1809, Napoléon s'était déjà déterminé à rompre un mariage contracté pourtant par des motifs d'affection et de reconnaissance.

Plus d'une fois il avait pensé à faire cette communication à sa femme, sans jamais oser lui en parler, redoutant pour elle, et peut-être pour lui les suites de son désespoir : les larmes de Joséphine savaient toujours trouver le chemin de son cœur.

Ce fut Fouché qui, le premier, eut la hardiesse de toucher ouvertement cette corde délicate. Depuis longtemps, lui aussi avait été assez clairvoyant pour deviner celui de tous ses projets que l'Empereur cachait peut-être avec le plus de soin ; jugeant que le moment était venu, il profita de ce que Napoléon était allé à Schoenbrunn pour aller, sans mission officielle, conseiller à l'Impératrice de dissoudre son mariage.

Cette habile démarche ne causa pas moins de chagrin à Joséphine que de colère à l'Empereur ; et s'il ne retira pas sur-le-champ à Fouché son portefeuille, qu'il devait, du reste, lui demander un peu plus tard, ce ne fut pas, comme on l'a prétendu, à la sollicitation de sa femme, mais bien parce que lui-même avait secrètement résolu d'accomplir ce grand acte politique.

Aussi en arrivant à Paris, un de ses premiers soins fut-il de soumettre à l'officialité le désir que son mariage avec Joséphine fût déclaré nul. Cette délicate négociation se traita dans le mystère de la chancellerie. Napoléon mit une seule personne dans la confidence, le grand-maréchal, qui était discret comme la tombe, et qui, certes, n'en dit rien à personne. Cependant toute la cour en fut bientôt instruite. Il en est de certains événements comme de certaines affections qui ne peuvent demeurer longtemps cachées.

Quoique les souverains étrangers vinssent rompre tous les soirs la monotonie qui régnait à la cour, l'ennui de Napoléon avait augmenté en proportion de l'inquiète préoccupation de Joséphine.

Voulant à quelque prix que ce fût, procurer à celle-ci de la distraction, et peut-être aussi en profiter lui-même, l'Empereur prévint le prince de Neufchâtel qu'il irait avec l'Impératrice, un jour par semaine qu'il lui désignait, chasser à Grosbois.

— Monsieur le grand-veneur, lui dit-il avec gaieté, je veux que vous nous donniez, après la chasse, les violons et la comédie, com-

on agissait autrefois... Dans le bon temps, ajouta-t-il avec un sourire sardonique.

Berthier fit sur-le-champ toutes ses dispositions pour offrir à ses augustes hôtes une fête digne d'eux. Pour qu'elle fût complète, il imagina de faire venir chez lui la troupe des *Variétés*.

Le choix du spectacle fut laissé à Brunet, qui manifesta l'intention de jouer la pièce de son répertoire la plus en vogue, intitulée : *Cadet Roussel, maître de déclamation*. Berthier n'ayant jamais vu *Cadet Roussel*, ne trouva pas d'inconvénient à ce qu'un vaudeville qu'on disait très-gai fût représenté de préférence à un autre qui pouvait être fort ennuyeux.

Il accepta la pièce sans examen préalable. Napoléon avait dressé lui-même la liste des personnes de la cour qu'il voulait avoir à cette fête, et malgré un froid des plus rigoureux, pas une des femmes qui avaient été invitées ne manqua de s'y trouver.

La chasse fut triste. Tout le monde avait remarqué l'accablement de l'Impératrice dès son arrivée ; mais lorsqu'il fallut se parer pour le dîner et pour le bal qui devait succéder au spectacle, sa douleur se montra avec toute son amertume ; de sorte que les illustres convives ne furent pas plus gais pendant le repas qu'ils ne l'avaient été durant la chasse.

Napoléon à qui rien n'échappait, s'était aperçu de la contrainte qui régnait autour de lui. Pour y mettre un terme, il crut bien faire de dire, avant de sortir de table pour passer dans la salle de spectacle :

— Ah cà ! j'entends qu'on s'amuse et qu'on rie plus qu'on ne l'a fait jusqu'à présent. Je ne veux ni gêne ni étiquette : nous ne sommes pas ici aux Tuileries.

On sait ce que produisent ordinairement de pareils ordres de la part d'un souverain : ils achèvent de paralyser tout à fait ceux qui ne le sont encore qu'à moitié. Mais qu'on juge de la stupéfaction des spectateurs lorsqu'ils entendirent, dès le commencement de la pièce, Cadet Roussel se plaindre amèrement de ce que sa femme ne lui avait pas donné d'héritiers !

— Il est douloureux pour un homme tel que moi, disait Brunet, de n'avoir personne à qui transmettre l'héritage de sa gloire ! Décis-

dément je vais divorcer avec madame Cadet Roussel pour épouser une femme dont j'aurai des enfants.

La plupart des autres scènes roulaient sur cette idée, et le mot *divorce* y était répété vingt fois. Chercher à peindre l'embarras de tout le monde serait chose impossible, celui de Berthier surtout était inimaginable.

Joséphine ne se contenait qu'avec peine ; à tout moment elle était sur le point de se trouver mal. Quant à Napoléon, il avait l'air de ne s'occuper de la pièce, et essayait de rire ; mais ce n'était que du bout des lèvres et en grimaçant. Personne n'osait le regarder, ni paraître faire une application ; on s'attendait à chaque instant à une explosion.

Il n'en fut rien, grâce à Berthier, qui, placé derrière l'Empereur usait largement du droit qu'il avait octroyé, en faisant entendre, par intervalles, un bruyant éclat de rire qui contrastait bizarrement avec sa physionomie consternée. La représentation terminée, Napoléon se leva, et prenant le bras du grand-maréchal, lui dit avec un accent animé, quoiqu'à demi-voix :

— Duroc, je vois que vous avez bien gardé le secret de mon divorce, car s'il avait été bien connu, personne n'eût été assez hardi pour se permettre avec moi une pareille impertinence.

Cependant le bruit de ce grand événement acquérait de jour en jour plus de consistance. On n'en parlait à vrai dire qu'à voix basse, mais enfin on en parlait partout. Aussi Napoléon, qui n'ignorait aucune de ces particularités, voulut-il ce qu'il appelait en *finir*.

Un matin (c'était le 30 novembre), il fait mander dans son cabinet la reine de Hollande et son frère Eugène, et leur avoue avec tristesse la cruelle nécessité à laquelle il est réduit de se séparer de leur mère, et de sacrifier ainsi les plus chères affections de son cœur aux intérêts de son peuple.

Il les conjure de rester toujours unis, et il les assure que le nouveau mariage qu'il *pourra* contracter ne changera rien aux sentiments qu'il a toujours eus pour eux. Puis, sans vouloir entendre les respectueuses objections que les enfants de Joséphine essayaient de lui opposer, il les congédia d'une manière toute paternelle ; mais, dans l'après-midi, il fit appeler la reine de Hollande toute seule.

— Hortense, lui dit-il, la nation a tant fait pour moi et pour

vous autres, que je crois lui devoir le sacrifice qu'elle m'impose. Son repos et son bonheur veulent que je choisisse une nouvelle compagne. Depuis un mois, votre mère vit dans les tourments de l'inquiétude ; tout sera terminé bientôt. C'est vous, Hortense, qui avez su le mieux mériter sa confiance : voulez-vous la préparer à sa nouvelle destinée ? Vous me soulagerez le cœur d'un grand poids.

— Sire, répondit Hortense les larmes aux yeux, c'est parce que ma malheureuse mère m'a accordé toute cette confiance, c'est parce que je sais qu'après Votre Majesté et le sentiment de ses devoirs, mon frère et moi nous sommes ce qu'elle chérit le plus au monde, qu'il ne m'est pas possible de me charger de cette mission.

— Vous me refusez donc, Hortense ?

— Sire, je ne consentirai jamais à plonger le poignard dans le cœur de ma mère...

— Eh ! mon Dieu ! il ne s'agit point ici de poignard ! répliqua Napoléon en faisant un petit mouvement d'épaules ; les femmes mettent de l'exagération dans tout...

— Sire, permettez-moi de retourner auprès de ma mère, interrompit la reine en faisant une révérence pleine de dignité.

— C'est juste, allez, répondit Napoléon sans paraître s'offenser d'un refus si nettement exprimé ; c'est le devoir d'une bonne et honorable fille comme vous l'avez toujours été ; et, puisqu'il en est ainsi, ajouta-t-il comme un homme qui vient de prendre une détermination, ce sera moi qui me chargerai de ce soin... Il est de ces choses qu'il faut savoir faire soi-même. Adieu, Hortense.

Le même jour, Leurs Majestés se mirent à table comme de coutume, à sept heures du soir. Joséphine avait pleuré toute la matinée, et, pour cacher autant que possible les traces de sa douleur, elle s'était coiffée d'un chapeau de crêpe blanc noué sous le menton, et dont la passe empêchait de voir une partie de son visage.

Ceux qui purent la regarder de face remarquèrent qu'elle avait encore les yeux rouges et les pommettes des joues fortement colorées. Pendant le peu de temps que dura le dîner (dix minutes environ) Napoléon tint constamment les yeux baissés sur son assiette ; s'il les levait par moments ce n'était que pour jeter à sa femme un regard furtif, dans lequel se peignaient les sentiments pénibles qui l'agitaient.

Les officiers de sa maison, immobiles comme des termes, observaient avec une inquiète curiosité cette scène muette. Le silence le plus profond régna pendant ce repas, qui n'avait été servi que pour la forme, car ni Joséphine ni Napoléon ne touchèrent à rien.

On n'entendait que le bruit des assiettes qu'on changeait, et des mets qu'on apportait et qu'on remportait aussitôt. Cette espèce de *remue-ménage* n'était tristement varié que par le chuchotement des officiers de bouche qui allaient et venaient selon leur office, et par le tintement continuel que produisait l'Empereur en frappant en cadence sur la table avec son couteau, qu'il tenait légèrement entre les deux doigts. Enfin il rompit le silence, mais ce ne fut que pour demander comme à la cantonnade et sans s'adresser directement à personne :

— Quel temps fait-il ?

Au même instant il se leva de table, et comme on doit bien le penser, sans attendre de réponse. Joséphine le suivit lentement dans le petit salon vert ; c'était là qu'il avait coutume de prendre le café.

D'ordinaire, un page présentait à l'Impératrice le café sur un plateau de vermeil, pour qu'elle versât elle-même la liqueur dans la tasse qu'elle offrait à l'Empereur ; mais cette fois, Napoléon s'avança vers le page, se servit lui-même, et, sans attendre que le sucre fût fondu avala la liqueur d'un seul trait, en regardant fixement sa femme, qui était restée debout devant lui ; puis, ayant posé la tasse vide sur le plateau, que le page tenait toujours : « Tenez ! » lui dit-il en passant son mouchoir sur ses lèvres et en faisant de l'autre main un signe pour indiquer à ceux qui étaient présents qu'il n'avait plus besoin de rien.

Tout le monde sortit préoccupé de tristes pensées et l'esprit inquiet de l'issue de la scène qui se préparait. On demeura dans le salon où Leurs Majestés avaient dîné, en regardant machinalement les valets de pied et les garçons de château enlever les objets qui étaient encore sur la table.

Tout à coup des plaintes et des éclats du voix partent de la pièce où étaient l'Empereur et l'Impératrice. On entend Joséphine s'écrier avec un accent déchirant :

— Non, mon ami, tu ne le feras pas !... Tu ne veux pas me faire mourir !.... Bonaparte, je t'en conjure...



Puis des gémissements et le bruit que fait un meuble lorsqu'il est heurté violemment. L'huissier de la chambre, pensant que l'Impératrice se trouve mal (ce qui était arrivé souvent depuis quelques jours), se précipite vers la porte, pour l'ouvrir.

Un chambellan l'arrête en lui faisant observer que l'Empereur appellera s'il le juge nécessaire. Au moment où l'huissier s'éloigne de la porte, Napoléon l'ouvre lui-même avec vivacité, et, parmi ceux que son regard embrasse, apercevant M. de Beausset, il lui dit d'un ton bref :

— Venez, Beausset, et fermez la porte sur vous.

A peine le préfet du palais est-il entré, qu'il voit l'Impératrice étendue sur le tapis près de la cheminée, en proie à des convulsions terribles, se tordant les bras et poussant des cris douloureux.

— Je n'y survivrai pas !... disait-elle en se frappant la tête contre le pied d'un fauteuil ; il faut que je meure !...

Napoléon s'était agenouillé près de sa femme, qu'il entourait de ses bras, et tâchait de la calmer en lui prodiguant les paroles les plus tendres.

— Joséphine, lui disait-il en l'attirant à lui, ma chère amie, c'est moi... écoute-moi donc, sois raisonnable... M. Beausset, êtes-vous assez fort pour emporter l'Impératrice ?... demanda-t-il à demi-voix au préfet du palais, que ce spectacle avait ému au dernier point, mais qui, retenu par le respect, ne disait rien et n'osait approcher. — C'est une attaque de nerfs qu'elle vient d'avoir, ajoute Napoléon en faisant d'inutiles efforts pour relever sa femme ; il faut la porter chez elle par le petit escalier ; là, nous appellerons ses femmes, et nous lui ferons donner les soins qu'exige son état... Allons ! Beausset, ne craignez rien et aidez-moi.

M. de Beausset s'approche enfin, soulève l'Impératrice par la



taille et, avec l'aide de l'Empereur, l'enlève dans ses bras. Il se dirige vers la porte du salon qui conduit, par un couloir et un petit escalier, au cabinet de toilette de Joséphine.

Parvenu à l'escalier, le préfet du palais fait observer à l'Empereur que le passage étant très-obscur et très-étroit, il n'ose pas se charger seul de l'Impératrice. Napoléon retourne donc sur ses pas, va chercher le *gardien du portefeuille*, qui nuit et jour reste assis à celle des portes de son cabinet qui donne sur le couloir,

lui met le flambeau dans la main et le fait passer devant lui en disant :

— Descendez doucement et éclairez-nous.

Tandis que ce serviteur obéit machinalement, sans paraître même s'occuper du spectacle douloureux qui frappe ses yeux, Napoléon prend les pieds de Joséphine, et tous trois commencent à descendre avec précaution.

L'Empereur est au milieu, M. de Beausset tient toujours dans ses bras l'Impératrice évanouie ; elle a le dos appuyé sur sa poitrine et la tête penchée sur son épaule droite. Arrivé au tournant de l'escalier, l'épée dont le préfet n'avait pas songé à se débarrasser vient à se croiser entre ses jambes et le fait trébucher.

Pour éviter une chute qui ne peut qu'être funeste pour tous, M. de Beausset est contraint de s'arrêter et de s'appuyer contre le mur ; il rassemble ses forces et étreint davantage le précieux fardeau qu'il porte, dans la crainte de le laisser échapper ; mais il est présumable que Joséphine n'avait pas entièrement perdu l'usage de ses sens, car dès qu'elle sentit la pression de M. Beausset, sans faire aucun mouvement, elle lui dit très-bas :

— Vous me serrez trop fort.

A ces mots, celui-ci fait un mouvement brusque qui force l'Empereur à descendre deux marches plus vite qu'il ne le veut :

— Doucement donc, Beausset, lui dit-il à demi voix ; vous avez failli nous faire tomber les uns sur les autres.

Enfin ils arrivent sans encombre jusqu'à la chambre à coucher de Joséphine, et ils la déposent doucement sur la petite ottomane placée à droite de la croisée ; puis Napoléon s'élance au cordon de la sonnette qui correspond chez la première femme de l'Impératrice : celle-ci accourt aussitôt.

— Madame, lui dit-il avec vivacité, du vinaigre, des sels ! appelez vos compagnes et délacez l'Impératrice, qui vient de se trouver mal.

En voyant l'état de sa maîtresse, le premier soin de cette dame est d'agiter toutes les sonnettes de l'appartement. Quelques secondes après, cette pièce se trouve encombrée de femmes qui vont et viennent, et coupent lacets et cordons pour déshabiller l'Impératrice au plus vite.

M. de Beausset, rassuré sur son état, avait passé dans le petit salon qui précède la chambre à coucher. Napoléon ne tarda pas à venir l'y trouver. Depuis le commencement de cette scène, qui avait duré l'espace de quelques minutes, M. de Beausset ne s'était occupé que de l'Impératrice, dont la situation l'avait d'abord effrayé. Il n'avait fait aucune attention à l'Empereur, dont l'agitation et l'inquiétude lui parurent alors extrêmes. Napoléon lui apprit la cause de ce qui venait d'arriver.

— L'intérêt de la France a fait violence à mon cœur, lui dit-il, le divorce est devenu nécessaire... C'est un devoir de rigueur pour moi... Je suis d'autant plus effrayé de l'état de Joséphine, que depuis quelques jours elle ne devait rien ignorer. Eugène et sa sœur ont dû lui tout dire ce matin. Elle est bien à plaindre, la pauvre femme !.. Cependant je croyais qu'elle aurait plus de caractère, plus de force d'âme.

L'émotion que Napoléon éprouvait en parlant ainsi, tout en se promenant à grands pas, le forçait à mettre entre chacune de ses phrases un assez long intervalle.

Les mots étaient échappés avec peine de sa poitrine haletante, sa voix tremblait, des larmes lui roulaient dans les yeux ; il fallait

qu'il fût ce qu'il appelait *hors de lui* pour donner à un officier de sa maison, si loin placé de son intimité, une telle marque de confiance.

Lorsqu'il se fut un peu calmé, il envoya chercher Corvisart, la reine Hortense, Eugène et Cambacérès ; mais avant de retourner dans ses appartements, il voulut s'assurer par lui-même de l'état de Joséphine ; il la trouva beaucoup plus calme et presque résignée. Après l'avoir embrassée tendrement, il remonta dans son cabinet, suivi de M. de Beausset, auquel il avait fait signe de l'accompagner. Arrivé à l'endroit du petit escalier où il avait trébuché quelques moments auparavant, il s'arrêta :

— En vérité, dit-il en remarquant l'exiguité de ce passage, c'est un miracle d'avoir pu faire passer par là une femme entièrement privée de ses sens, une véritable morte !

Cette réflexion fit faire à M. de Beausset un léger sourire qui, malgré lui vint contracter ses lèvres, et que le respect réprima aussitôt. Arrivé dans le *salon vert*, il ramassa son chapeau, qu'il avait jeté sur le tapis afin d'avoir les mouvements plus libres lorsqu'il avait pris Joséphine dans ses bras.

— Parbleu ! vous auriez bien dû vous débarrasser en même temps de votre épée, lui dit Napoléon. Il est vrai que dans de pareilles crises on ne saurait songer à tout !...

Et comme le préfet se disposait à sortir du cabinet :

— Un moment, Beausset, ajouta Napoléon ; vous savez combien on est bavard et curieux ici : pour éviter toute espèce de commentaires, vous direz que l'Impératrice a eu une *légère* attaque de nerfs, causée par une *mauvaise digestion*.... Elle mange toujours trop vite, ajouta-t-il à part lui. Puis, faisant de la main un signe plein de bienveillance :

— M. de Beausset, dit-il en terminant, que tout ceci reste entre nous, je vous en prie.

Il y avait à peine une heure que Napoléon était dans son cabinet, livré à ses réflexions et encore tout impressionné de la scène qui venait de se passer, lorsqu'Eugène entra, pâle, et la douleur peinte sur le visage. Il venait d'apprendre de sa mère tout ce qui s'était passé dans la soirée ; il en était accablé. En le voyant, Napoléon lui tendit la main sans bouger de son fauteuil.

— Sire, dit Eugène en baissant les yeux, permettez que dès ce moment je quitte Votre Majesté.

— Comment cela, Eugène ? demanda Napoléon en se levant tout à coup.

— Oui Sire : le fils d'une femme qui n'est plus impératrice ne peut rester plus longtemps vice-roi. Il est de son devoir de suivre sa mère dans la retraite que vous lui choisirez...

— Ah ! Eugène ! est-ce bien toi qui menaces de me quitter ? répliqua Napoléon avec un accent attendri. Ne sais-tu pas combien sont impérieuses les raisons qui m'ont forcé de prendre un tel parti !.. Ta mère ne te les a donc pas expliquées !.. et si je l'obtiens, ce fils, objet de mes plus chers désirs, qui me remplacera auprès de lui lorsque je serai absent ? qui l'élèvera ?.. qui lui servira de père ? en un mot, qui en fera un homme ? Je te l'avoue, j'avais compté sur toi ; car, enfin, ne t'ai-je pas servi de père, moi, à toi et à ta sœur ?

Ici Napoléon ne put en dire davantage. Le prince, ne pouvant maîtriser son émotion, se précipita sur la main que l'Empereur lui abandonnait, et la pressa sur ses lèvres avec la plus vive effusion. Mais Napoléon l'attira doucement à lui, et l'embrassant avec la plus grande tendresse :

— Oui... répète-moi que tu ne me quitteras pas, murmura-t-il d'une voix presque inintelligible.

— Jamais, Sire ; jamais...

Et Napoléon, ayant détourné la tête pour cacher ses pleurs, fit à Eugène un signe de la main pour lui faire comprendre qu'il avait besoin d'être seul.

A dater du jour où sa nouvelle destinée lui avait été révélée par l'Empereur, Joséphine n'était presque pas sortie de ses appartements et n'avait paru que très-rarement au cercle des Tuileries. Madame-mère avait fait les honneurs de la cour.

Cependant Napoléon voulut que l'Impératrice assistât au *Te Deum* chanté à Notre-Dame deux jours après (le 2 décembre), pour les anniversaires du couronnement et de la bataille d'Austerlitz.

Joséphine y parut dans une tribune entourée de toutes les princesses de la famille impériale, et Napoléon se rendit seul, en grande cérémonie, à la métropole.

Le lendemain, elle fut encore obligée d'assister à la fête que donna

la ville de Paris à cette occasion. L'Empereur avait demandé que cette fête commençât de bonne heure, parce que, avait-il dit, il voulait voir tout le monde et surtout le moins de robes de cour possible.

Ce bal fut magnifique. La salle du trône, entre autres, était resplendissante de fleurs, de lumières, de diamants et de femmes, toutes plus parées les unes que les autres ; on eût dit une féerie. Joséphine arriva la première ; jamais sa toilette n'avait paru si éblouissante ; jamais sa physionomie, toujours si douce, mais ce jour-là empreinte d'une profonde tristesse, n'avait eu une expression aussi sublime de résignation ; et lorsque arrivée dans la grande salle, après avoir passé sous les yeux des premiers magistrats et de l'élite des habitants de sa bonne ville, elle s'avança lentement vers ce trône sur lequel elle allait s'asseoir pour la dernière fois, ses yeux se fermèrent à demi, ses genoux faiblirent... elle fut obligée, pour ne pas tomber, de s'appuyer sur le bras de madame de Larochefoucault, sa dame d'honneur.

— Je n'aurai jamais la force d'arriver jusque-là, lui dit-elle d'une voix éteinte : je me sens mourir.

— Un peu de courage, Madame, lui répondit celle-ci à demi-voix : tous les regards sont dirigés sur Votre Majesté.

— Oh ! qu'une couronne pèse ! dit elle encore bien bas ; et, faisant un dernier effort elle se mit à sourire : *l'Empereur l'avait voulu.*

Un moment après, on battit aux champs pour annoncer l'arrivée de Napoléon. Il s'avança d'un pas rapide, accompagné de cinq rois qui marchaient à sa suite*, et vint s'asseoir à côté de l'Impératrice, après avoir parlé à la plupart de ceux qui s'étaient trouvés sur son passage.

La fête commença. Napoléon, qui voulait être aimable, se leva bientôt de son fauteuil pour aller faire ce qu'il appelait *sa tournée* ; mais avant de descendre de l'estrade il s'était penché vers Joséphine et lui avait dit quelques mots à l'oreille, probablement pour l'engager à l'accompagner, car celle-ci se leva à l'instant.

M. de Talleyrand, qui, en sa qualité de grand chambellan, se tenait debout derrière l'Empereur, se précipita pour le suivre ; mais il s'embarassa dans la queue du manteau de l'Impératrice et manqua de la faire tomber et de tomber lui-même.

*Les rois d'Espagne, de Hollande, de Westphalie, de Naples, de Wurtemberg.

Une fois dégagé, il rejoignit Napoléon sans même adresser la moindre excuse à Joséphine. Il faut croire que le prince de Bénévent n'avait aucune intention d'insulter au malheur de l'Impératrice ; mais il n'ignorait aucun des secrets du grand drame qui était en train de se jouer ; il savait que le dernier acte allait s'accomplir ; et certes, lui si poli envers qui que ce fût, n'eût pas agi de la même façon un an au auparavant.

Quant à Joséphine, elle s'arrêta, et avec une dignité remarquable, sourit à M. de Talleyrand, comme d'une maladroite qui aurait été commune à tous deux ; mais en même temps ses yeux se remplirent de larmes et ses lèvres devinrent blanches et tremblantes de colère.

Arrivées à l'extrémité de la grande galerie, Leurs Majestés se séparèrent ; Napoléon prit à droite et l'Impératrice à gauche. Tout le monde se porta de son côté pour la voir, car elle était adorée de la bourgeoisie et même des femmes de la cour, qui toutes se plaisaient à la proclamer bonne et indulgente ; aussi cette triste promenade produisit-elle une forte impression sur la foule. Ce fut la dernière fois que l'Impératrice parut en public.

Le jour fatal arriva : ce fut le 16 décembre 1809. Déjà toute la famille impériale et les grands dignitaires de la couronne se trouvaient réunis aux Tuileries, dans la galerie de Diane, qui avait été disposée à cet effet.

Napoléon s'assit sur le fauteuil qui lui avait été préparé, à droite de l'archichancelier. Il était immobile comme une statue, ses mains croisées l'une sur l'autre, et il tenait constamment les yeux fixés sur la porte des appartements intérieurs.

Tout à coup les deux battants sont ouverts à la fois, deux pages se rangent chacun d'un côté, et un huissier annonce à haute voix : *Sa Majesté l'Impératrice et Reine!* A ces mots, il se fait dans la salle un mouvement bientôt suivi du plus profond silence. Tous les regards sont dirigés du même côté : Napoléon se lève, Joséphine paraît.

Elle est vêtue d'une robe de mousseline unie, un petit peigne d'écaïlle blonde a pris cette fois la place de la couronne dentelée qui encadre ordinairement le chignon de ses cheveux d'ébène ; toute sa toilette est remarquable de simplicité : elle ne porte pas un seul bijou : seulement un petit médaillon de forme carrée, passé dans un

cordonnnet de soie noir, est suspendu à son cou : c'est le portrait de Napoléon lorsqu'il n'était encore que général en chef de l'armée d'Italie.

Elle s'avança lentement, appuyée sur le bras de la reine de Hollande, aussi pâle que sa mère. Eugène, debout à côté de l'Empereur, et le regard fixe, semblait éprouver un tremblement violent.

Napoléon se rapproche de lui, cherche sa main et la serre à plusieurs reprises avec émotion.

Pendant ce temps, Joséphine était venue s'asseoir devant une petite table recouverte d'un tapis de velours vert à crêpines d'or placée un peu en avant et à gauche de Cambacérès. Napoléon fit un signe gracieux de la main en regardant autour de lui, comme pour engager les grands dignitaires à se rasseoir.

Alors M. Regnault de Saint-Jean-d'Angély, en sa qualité de procureur impérial, donna, d'une voix mal assurée, lecture de l'acte de séparation. Il fut écouté dans un religieux silence. Une vive anxiété était peinte sur tous les visages.

Joséphine seule semblait être calme ; le bras posé négligemment sur la petite table qui était devant elle, la tête penchée, de grosses larmes coulaient de temps en temps sur ses joues.

Sa fille, debout derrière elle, les coudes appuyés sur le dossier du fauteuil de sa mère, ne cessa de sangloter en cachant sa tête dans ses mains... Quant à Napoléon, il semblait souffrir mille fois plus qu'elles deux.

Cette lecture achevée, Joséphine se leva, essuya ses yeux, et, d'une voix ferme, prononça les courtes paroles d'adhésion.

— Je me plains, dit la malheureuse impératrice, à donner à notre auguste et cher époux la plus grande preuve de dévouement et d'attachement qui ait jamais été donnée sur la terre ; je tiens tout de ses bontés ; c'est sa main qui m'a couronnée, et, du haut de ce trône, je n'ai reçu que des témoignages d'affection et d'amour du peuple français. Je crois reconnaître tous ces sentiments en consentant à la dissolution d'un mariage qui, désormais, est un obstacle au bien de la France, qui la prive du bonheur d'être un jour gouvernée par les descendants d'un grand homme, évidemment suscité par la Providence pour effacer les maux d'une terrible révolution, et pour rétablir l'autel, le trône et l'ordre social...



Après ces mots elle prenait la plume que Cambacérés lui présentait, et signa l'acte que M. Regnault de St Jean-d'Angély avait posé devant elle, et aussitôt, couvrant ses yeux de son mouchoir, elle se retira silencieusement, soutenue par sa fille et sans même regarder personne. Sur un signe de Napoléon, Eugène s'était élancé vers sa mère ; mais les forces lui ayant manqué, il tomba sans connaissance entre les deux portes de la galerie. L'huissier, avec le se-

cours des aides-de-camp du prince, qui l'avaient suivi, le releva et le porta dans le salon de service. On conduisit ensuite Napoléon en grande cérémonie jusque dans ses appartements intérieurs, où il demeura morne et silencieux le reste du jour.

Les gens qui observent tout remarquèrent que, pendant cette triste solennité et malgré la saison, une horrible tempête éclata sur Paris. Des torrents de pluie, d'effroyables coups de tonnerre portèrent l'épouvante dans les esprits ; on eût dit que le ciel voulait manifester sa réprobation de l'acte qui détruisait le bonheur de Joséphine. Chose non moins extraordinaire, un semblable phénomène se reproduisait à Milan; le même jour, à la même heure.

Le lendemain, d'après les conventions arrêtées, Joséphine quitta les Tuileries pour aller habiter la Malmaison. Les personnes attachées au service de Leurs Majestés, que leurs occupations ne retenaient pas dans l'intérieur des appartements, s'étaient rassemblés dans le vestibule du pavillon de l'Horloge, pour voir encore une fois celle qui avait été pendant dix ans leur souveraine.

On se regardait tristement sans oser se parler. Enfin, à onze heures, Joséphine parut, appuyée sur le bras de madame Darberg,

NAPOLEON



L. OPDEBEEK — EDITEUR — ANVERS

PAUL BELETTE

NAPOLÉON

SA VIE, SES GUERRES

5^e EDITION



L. OPDEBEEK

— ÉDITEUR —

ANVERS